

## Introduction

Louis Hymans, un publiciste belge, visite la Vallée de Joux en 1882<sup>1</sup>, et publie le récit de son voyage en 1883, celui-ci paru dans la Bibliothèque populaire à Lausanne.

Nous ne connaissons que la version de son texte proposée par la Feuille d'Avis de la Vallée, numéro du 30 décembre 1947. Le titre en était alors : Vieux papiers. La Vallée de Joux il y a 65 ans. Nous ignorons s'il s'agit ici du texte intégral ou si, pour diverses raisons, de place principalement, l'éditeur Dupuis pratiqua des coupures. Il serait bon à cet égard de recourir à l'original afin d'être parfaitement au clair.

Quoiqu'il en soit voici un nouveau voyage à la Vallée de Joux à rajouter à notre collection, et pas des moindres, puisqu'il concerne la fin du XIXe siècle, et qu'alors ce type de récit, si courant au XVIIIe et au début du XIXe, n'était plus guère à la mode. On reconnaîtra dans la prose de Hymans un peu des bonnes vieilles méthodes d'autrefois, où, tout en étant très curieux, surtout de la manière de vivre et de la

---

<sup>1</sup> Selon notre décompte et les informations données dans le corps du texte.

situation industrielle d'une population donnée, on a tendance à flatter plus que de raison.

On sait ainsi que nos Combiens étaient gens malins, dans la petite mécanique et l'horlogerie principalement, qu'ils pratiquaient la bonne musique, mais que par ailleurs aussi ils n'étaient pas toujours très ouverts à d'autres formes de culture, arts graphiques en particulier.

Chacun en somme a son génie, mais celui-ci n'est jamais universel.

Ceci dit, Hymans nous permet de redécouvrir cette Vallée de la fin de ce XIXe siècle si riche en améliorations de tous genres. Il arrive dans notre région à une époque charnière. Car si l'on n'y pénètre, à titre de simple touriste, qu'à pied ou avec la diligence, on découvrira au Pont l'entreprise des glaces en pleine prospérité, avec déjà pour objectif de construire un chemin de fer. Cela sera pour quatre ans plus tard, vaste projet mené à bien non pas par cette entreprise qui n'avait pas les moyens de ses ambitions, mais par une société anonyme financée en grande partie par l'argent de l'Etat de Vaud et des communes de la Vallée.

Les changements consécutifs à l'introduction du chemin de fer, ou connus pour d'autres raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, vont désormais se succéder sans relâche.

Mais pour l'heure, 1882, la tradition demeure encore bien vivace dans notre contrée où même dans l'horlogerie on en reste avec les bonnes vieilles méthodes du travail à domicile. Non pas cependant pour tous. Car déjà des usines se sont implantées. Il y eut la maison Louis Audemars au Brassus, il y a maintenant, qui a pris le devant de la scène, l'entreprise Le Coultre à la Golisse, celle-là même que visitera Hymans, très impressionné par la diversité de sa production.

1882. Il y a encore deux hebdomadaires dans la région, la FAVJ et le Messenger. Ce dernier malheureusement, en cette même année, devra poser les plaques. Notre Vallée était trop petite, il faut croire, pour que deux journaux puissent y trouver place et prospérer. D'autant plus que l'on a pu comprendre que les revenus principaux tenaient aux annonces qui restaient le gros du contenu du premier de ces deux titres qui poursuit encore aujourd'hui son petit bonhomme de chemin.

Il était presque inévitable que Hymans rencontre l'un de nos illustres prédécesseurs. Lequel ? Lucien Reymond en personne, qui permit ainsi à notre hôte de pénétrer dans la fabrique précitée qui restait d'ordinaire fermée aux étrangers, de peur que ceux-ci puissent découvrir nos secrets de fabrication !

Dans tous les cas, le récit de Hymans est plaisant à l'extrême, flatteur au maximum. Il nous intéresse encore aujourd'hui.

Preuve que l'on aime toujours à ce que l'on nous caresse dans le sens du poil !

Les Charbonnières, en avril 2016 : RR



Le Crêt-Meylan, où se situait l'entreprise de Louis Audemars.

**La Vallée de Joux il y a 65 ans<sup>2</sup> - FAVJ du 30 décembre 1947 –**

Nous avons le plaisir de reproduire ici les impressions de voyage d'un Belge, membre de la chambre de commerce de son pays. Ce publiciste distingué, désireux de connaître le Pays de Vaud, entrepris donc un voyage à la Vallée. On se rendra compte à quel point ses impressions furent favorables, mais on pourra juger aussi des transformations survenues dans les habitudes de la région.

Les lignes qui vont suivre ont été publiées en 1883 dans un journal périodique : « *Bibliothèque Populaire* », publié à Lausanne sous la direction de M. A. Clément Rochat.

\* \* \*

Parlons d'abord du voyage. On prend le train à Lausanne vers 8 heures du matin, et l'on gravit pendant une heure et demie la côte rapide qui mène au Jura, pour s'arrêter à Croy-Romainmôtier, quelque peu en deçà de Vallorbes et de Pontarlier. – Par un temps clair, on

---

<sup>2</sup> 1947 – 65 ans = 1882. Il n'y a donc pas encore de train à la Vallée à laquelle on ne peut qu'accéder à pied ou à diligence qui alors, parcourt les deux rives du lac.

découvre du wagon un splendide panorama des Alpes, depuis le Mont-Blanc jusqu'à la chaîne de l'Oberland bernois. Romainmôtier est sur le revers méridional du Jura, en vue du Mont-d'Or et de la terre classique du miel. A la gare on attend la diligence du Val de Joux. Elle a pour destination finale le Brassus et passe par le Pont et le Sentier, localités situées sur la rive orientale du lac de Joux, et revient par le Solliat, le Lieu, le Séchey, les Charbonnières, situés sur la rive occidentale, tous villages habités par des fabricants d'horlogerie et formant ensemble le district le plus laborieux et le plus intelligent de la Suisse.

Mais n'anticipons pas. La diligence monte péniblement le long d'une route plantée de sorbiers. On voit en passant les ruines d'une sorte de pavillon de chasse qu'habita Gibbon, l'historien, et qui passe aujourd'hui pour être hanté par des revenants. Parfois le soir une lumière vacillante monte d'étage en étage et, aux pâles cartés de la lune, apparaît une figure qui ressemble tantôt à une femme, tantôt à une chèvre blanche. Quand les yeux s'arrêtent sur elle, tout à coup elle disparaît et s'évapore dans les airs<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Sorte de variante de la légende de la Grotte aux Fées de Vallorbe !

Romainmôtier possédait jadis un couvent que Marguerite d'Autriche, la tante de Charles-Quint, choisit pour y faire ses fiançailles avec Philibert de Savoie. D'après les chroniques du temps, elle mit soixante-sept jours à venir de Bruxelles au Couvent. Par la malle des Indes, la ligne de Berne à Lausanne, et de Berne à Pontarlier, il lui aurait fallu vingt-quatre heures.

Depuis le hameau de Vaulion, dont beaucoup d'habitants sont cordonniers, on entre en montant toujours dans une épaisse forêt de sapins pour descendre, à partir d'un endroit appelé *Petra Felix*, pierre heureuse, jusqu'au lac de Joux, fort étroit, mais long de plus de deux lieues. C'est ce lac qu'une société a pris à ferme pour en transporter la glace à Paris<sup>4</sup>. J'avais cru d'abord qu'elle ne l'expédiait qu'à Lausanne et à Genève, mais j'ai constaté depuis qu'on la charge à Vallorbes sur des wagons spéciaux qui, en dix heures, la portent à destination, et l'on me dit que la glace du lac de Joux se distribue tous les matins sur les boulevards, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille, en passant par Tortoni. J'étais

---

<sup>4</sup> Glacières du Pont qui œuvrèrent sous différentes raisons sociales. Administration à Genève, centre de production au Pont, créées à l'automne 1879. La société, qui passera entre différentes mains, œuvrera jusqu'en 1942 malgré la redoutable concurrence de la glace artificielle.

dans la patache avec trois voyageurs de commerce, de gais confrères de l'illustre Gaudissart, et capables de lui rendre des points en fait de verve gauloise, quoique citoyens de Genève et austères calvinistes. Ces messieurs descendaient à L'Hôtel de la Truite dont le patron s'appelle Rochat<sup>5</sup> comme tous les habitants du village. La population forme ici des espèces de clans, les Rochat, les Reymond, les Meylan, chaque individu étant plus ou moins cousin de son homonyme. J'ai vu au moins trente Rochat, mais pas un Daniel. Bien que le lac soit très poissonneux et renferme des truites en abondance, on n'en trouve guère à l'hôtel de ce nom. Un bouilli de vache formait le plat de résistance de la table d'hôte dressée pour les quatre voyageurs de la diligence. Il y avait heureusement du pain et d'excellent beurre pour satisfaire les appétits aiguisés par l'air des montagnes. On n'a, du reste, guère le temps de manger aux relais de poste. Le conducteur est impitoyable et a soin de crier *en voiture !* au moment où la fille d'auberge annonce le dessert.

Nous voici en route le long du lac, dans lequel se reflète l'immense rideau noir des pins géants

---

<sup>5</sup> Edgar Rochat.

de la forêt du Risoux<sup>6</sup>. Le ciel est couvert et il fait froid sur ce plateau du Jura qui mesure plus de 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Avant d'arriver au Sentier, nous croisons une longue file de carrioles transportant le personnel d'une noce champêtre. Les hommes sont en habit et en cravate blanche ; les jeunes filles en robes blanches et bleues et nu-tête en dépit d'un froid très vif, car il a gelé la nuit. C'est M. Audemars<sup>7</sup>, le grand horloger du Brassus, qui marie sa fille. Le repas de noces a lieu à Vallorbes d'où les jeunes époux, après le bal du soir, partiront pour Besançon. On les salue au passage d'un hourrah retentissant, auquel répondent des exclamations joyeuses.

Dans les prés qui bordent le lac on fauche le regain, on récolte l'avoine qui, d'après un des Gaudissart, met deux ans à mûrir dans ces régions élevées<sup>8</sup>. On salue les jolies faucheuses, les faneuses coquettement vêtues, de vraies

---

<sup>6</sup> Il s'agit de sapins (épicés) plutôt que de pins qui ne furent présents à la Vallée de Joux que suite à des plantations. Les premières forêts à se mirer dans le lac de Joux sont celles des Epinettes, tandis que le Risoud, de beaucoup plus loin, ne pourrait se mirer que sur la rive orientale du lac.

<sup>7</sup> L'un des fils de Louis-Benjamin Audemars. Le mariage concerne donc une petite-fille de ce dernier.

<sup>8</sup> Remarque peu judicieuse, mais bien propre à faire comprendre le rude climat de notre région !

bergères de Florian. Elles répondent en souriant aussi de la meilleure grâce du monde. Vous en croirez ce que vous voudrez, mais ces gentilles ouvrières sont des dames et des demoiselles, les femmes et les filles des notables de cette Arcadie où la domesticité est inconnue<sup>9</sup>. Ces dames rentrent leurs récoltes qui sont bien à elles et le rude travail des champs ne les empêche pas de s'instruire, de parler dans la perfection plusieurs langues, d'être excellentes musiciennes et mieux au courant du mouvement des lettres et des arts que mainte élégante de ce qu'on appelle le monde. Vous les retrouverez le soir au piano et vous serez étonné de tout ce qu'elles savent, de leurs connaissances en fait d'histoire et de géographie, de la politesse de leurs manières et de l'élégance de leur langage, sauf deux ou trois idiotismes particulier au pays, tels que : *il ne fait pas tant froid*, ou bien *huitante pour quatre-vingts*.

Dans ce pays il n'y a pas de chiens parce qu'il n'y a pas de voleurs et qu'on ne ferme jamais sa porte. Pas de pauvres non plus, ni par conséquent de mendiants. En revanche, une bibliothèque établie au village du Sentier est composée de tout

---

<sup>9</sup> Résolument faux. Les domestiques étaient nombreux, surtout dans les campagnes. Jamais aucune étude n'a été faite quant à cette classe de notre population, ni dénombrement, si faire se pourrait.

ce qu'il y a de mieux dans la littérature contemporaine, jusqu'au naturalisme exclusivement. Les habitants du Val de Joux n'en sont pas encore arrivés à goûter tous les charmes de *Nana*. En hiver, quand les campagnes sont couvertes de six pieds de neige, ils font de longs trajets pour se réunir et se répéter des comédies qu'ils jouent dans l'une des salles de l'école. Ils fabriquent eux-mêmes les décors et les costumes, et la recette est au profit des orphelins du district.

L'hiver dernier ils ont joué l'Avare de Molière<sup>10</sup>, sous la direction d'un ancien acteur de Paris, nommé Provost, qui est venu terminer ses jours dans la Vallée et l'on m'a montré, conduisant une charrette de bois, le comique désopilant qui remplissait le rôle de maître Jacques. J'avais vu le matin même une boulangère qui parlait l'anglais et l'allemand comme sa langue maternelle et, chose extraordinaire, toute cette science s'acquiert dans les écoles villageoises<sup>11</sup>. J'ai visité l'école primaire de l'une des communes. Les garçons et

---

<sup>10</sup> Il conviendrait de consulter les FAVJ de l'époque pour retrouver trace de cette représentation, probablement en 1882.

<sup>11</sup> Il y a plus lieu de penser que l'apprentissage des langues, surtout pour ces demoiselles, se faisait à l'étranger où nombre d'entre elles s'en allaient comme préceptrices ou institutrices. En Allemagne et en Russie surtout.

les filles y reçoivent l'instruction en commun, sans qu'il en résulte le moindre inconvénient. L'instruction est gratuite et obligatoire, il n'y avait d'absents sur *huitante* élèves que six enfants exemptés parce qu'ils étaient à ce moment bergers dans les montagnes<sup>12</sup>. Le mobilier scolaire, la disposition des classes, les plans, les cartes, les tableaux sont absolument les mêmes que chez nous. Pas d'emblème religieux, pas d'enseignement dogmatique ; bien qu'il y ait deux enfants catholiques, la même prière se dit le matin pour tous. Des règles de morale sont inscrites sur un tableau imprimé à Lausanne et que j'espère me procurer d'ici à demain. L'instituteur, qui sort de l'école normale de Lausanne, est logé et chauffé et touche un salaire de 1500.- Ce qui frappe dans tout le district, c'est l'extrême propreté des enfants et leur mise soignée. La plupart sont beaucoup mieux vêtus que ceux de la petite bourgeoisie dans beaucoup de villes de France et de Belgique. On leur enseigne surtout à bien traiter les animaux et le respect en cette matière est poussé si loin qu'en dépit de l'abondance des sorbiers dans la vallée,

---

<sup>12</sup> Quant aux petits bergers, lire le texte que Samuel Aubert leur a consacré.

on n'y connaît pas les grives comme gibier. Il est défendu de les prendre.

Deux journaux se publient dans le Val de Joux : la « *Feuille d'Avis*<sup>13</sup> », paraissant tous les jeudis, et qui en est à sa 41<sup>e</sup> année, et le « *Messenger*<sup>14</sup> », feuille nouvelle paraissant le mercredi, avec la devise : *Concorde et travail*. Ces gazettes ne contiennent qu'un court article de fonds et des annonces. L'article était le plus souvent une instruction de morale ou d'hygiène. Chez nous, on trouverait le journal ennuyeux et ressemblant à un prêche. Il faut bien qu'ici on le goûte, puisqu'il existe et qu'il prospère. Les annonces ont un caractère essentiellement local et parfois typique. Ainsi l'on mande qu'une place de *fromager* est vacante ; que M. Rochat, à la ferme de Planoz, fera boucherie d'une bonne vache âgée de 5 ans et détaillera les jours suivants la viande à 50 cts la livre ; qu'Elisée Piguet, Bas-du-Chenit prendra à la montée une vache ayant du lait pour payer sa nourriture ; qu'Auguste Reymond, cordonnier, invite les personnes qui ont déposé des plots sur son champ, à les enlever, à défaut de quoi il se servira de la loi.

---

<sup>13</sup> Produit par la famille Dupuis désormais établie au Sentier.

<sup>14</sup> Produit par Hector Golay et ses frères aux Piguet-Dessous

Parmi la clientèle des journaux et de la bibliothèque, les membres des sociétés lyriques et dramatiques, on compte surtout les fabricants des célèbres rasoirs du Sentier dont la trempe est un secret professionnel et les centaines d'individus des deux sexes qui se livrent aux travaux de l'horlogerie.

D'après M. Vuillemin il y en avait, il y a vingt ans, dans le canton de Vaud, 2000 fabricants bon an, mal an, 12 000 montres représentant une valeur d'un million de francs. Il s'agit de savoir ce qu'on appelle des montres. Dans le Val de Joux on ne fabrique que les mouvements ; les boîtes se font à Genève et Neuchâtel, à la Chaux-de-Fonds. Seule la maison Audemars<sup>15</sup>, du Brassus, livre des montres complètes. Les autres se bornent à façonner l'âme de la montre que les horlogers ajustent ensuite dans la carcasse.

Quant on parcourt les diverses communes de l'agglomération, on voit dans chaque maison, par la fenêtre ouverte, deux ou trois personnes assises devant un établi, l'œil armé d'une loupe, la flamme bleue d'une lampe à esprit de vin flambant à côté d'elles et limant, polissant, forant d'imperceptibles pièces de métal qui, rassemblées, forment cet admirable mécanisme

---

<sup>15</sup> Maison de feu Louis Audemars.

qui indique les heures, les jours, les mois, les lunaisons. C'est à la main et en chambre que se fabriquent ainsi les ouvrages les plus délicats, montres, chronographes. Il y a quelques années, on a fait grand bruit de la concurrence américaine qui devait porter un coup fatal à l'horlogerie suisse. Les Etats-Unis s'étaient mis à fabriquer des montres à la vapeur, réalisant ainsi une économie notable sur la main-d'œuvre. Un homme intelligent s'est rencontré dans le Val de Joux, se disant qu'il lui était facile de faire comme les Américains et de les attaquer sur leur propre marché. C'est M. LeCoultre, le cousin du fabricant de rasoirs du Sentier. Il a monté ici un établissement magnifique où 200 ouvriers des deux sexes utilisant les machines les plus perfectionnées fabriquent par milliers des mouvements qu'on expédie dans toutes les parties du monde et qu'on met dans des boîtes d'or et d'argent en Australie, en Amérique et ailleurs. Rien de bien plus curieux que de voir dans cette usine dégrossir le nickel et l'acier, en faire des barillets, des roues, des pivots, des pignons, des remontoirs, puis ajuster toutes ces pièces délicates qui, revêtues d'une brillante

enveloppe, deviendront les compagnons de milliers d'existences<sup>16</sup>.

Bien que le salaire des artisans soit très élevé, le mouvement d'une montre que l'horloger vendra cinq ou six cents francs, ne coûte guère que soixante à cent francs, et le prix de la matière première ainsi mise en œuvre ne dépasse pas *un franc*. Ainsi que l'apprend un règlement affiché à la porte de chaque atelier, les ouvriers de M. LeCoultre, en entrant chez lui, s'engagent sur l'honneur à ne pas révéler les secrets de l'outillage, et il n'est permis de visiter la fabrique qu'à la condition de ne pas être du métier. Je n'y ai pu pénétrer que grâce à la recommandation de M. L. Reymond, ancien député du district, en même temps homme de lettres et brasseur dans la Vallée de Joux. La politesse des ouvriers de l'usine LeCoultre est à la hauteur de leur intelligence et de leur étonnante instruction. Ils parlent tous comme des avocats et l'on voit qu'ils font en hiver un usage assidu de la riche bibliothèque du Sentier<sup>17</sup>. Je ne sais où l'on pourrait trouver le pendant de cette race de

---

<sup>16</sup> Avec la création des grandes usines, genre Le Coultre à la Golisse, le travail à domicile va prendre du plomb dans l'aile. La vision des petits ateliers dans les fermes de Hymans est donc l'un des derniers témoignages sur cette forme de production.

<sup>17</sup> La Bibliothèque du Sentier fut fondée en 1862. Elle existe toujours.

travailleurs honnêtes, sobres, lettrés, artistes plutôt qu'artisans et tout à la fois sincèrement libéraux et religieux. Sur les écoles des communes on lit ces deux mots : *instruction, éducation*<sup>18</sup>.

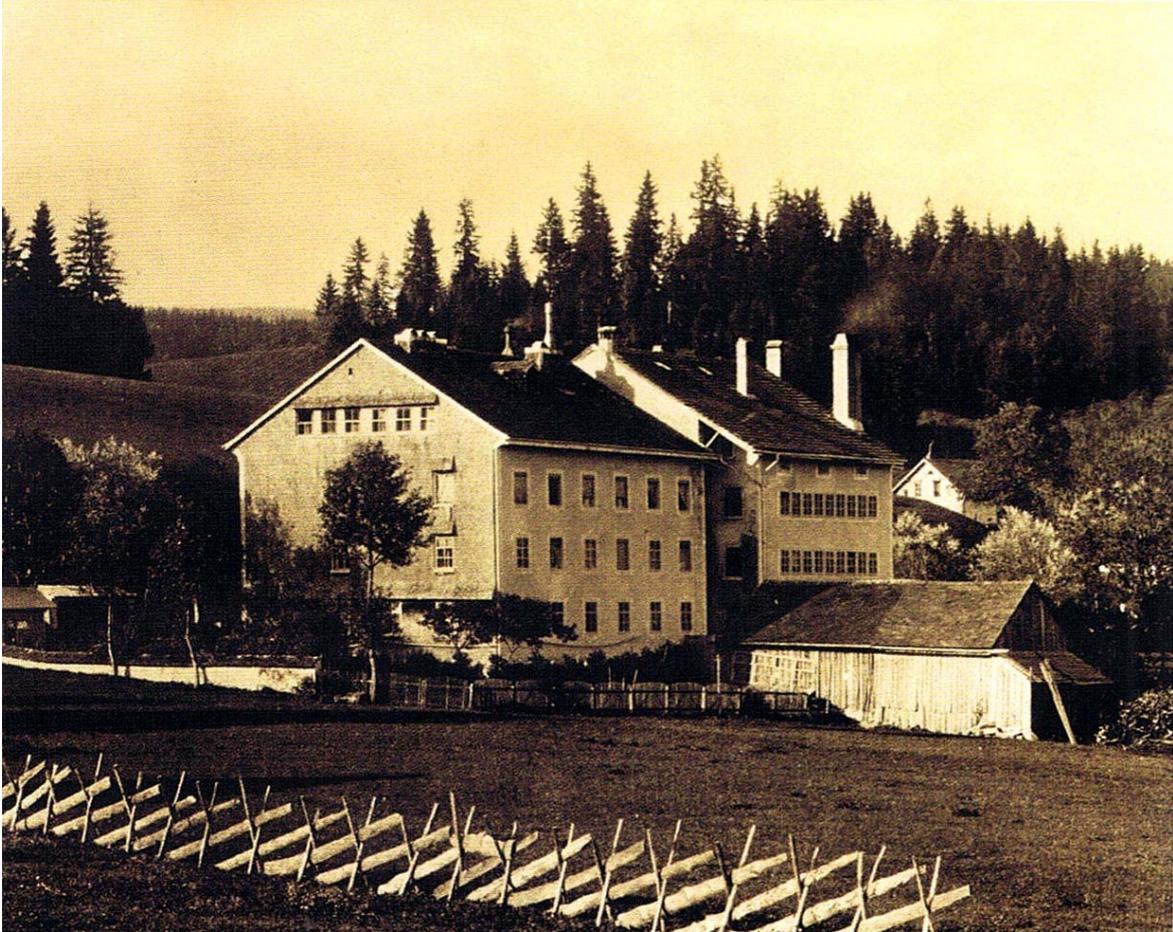
J'affirme que l'une n'est pas négligée au profit de l'autre, et que les deux marchent de pair, faisant à la fois des piocheurs, des philosophes et des citoyens.

J'ai rapporté du Val de Joux une admiration profonde pour la population vaudoise et le livre de M. Vuillemin, en me faisant désirer de le connaître, m'a procuré une des plus agréables impressions que j'aie recueillies en voyage.

Louis Hymans

---

<sup>18</sup> Hymens nous livre ici une analyse du Combiere un peu à la manière de Correvon – 150 ans plus tôt ! – et de Ami Mallet de Genève, un siècle auparavant. Juste ne parle-t-il peu ou pas du tout de musique, ce que firent ses deux prédécesseurs.



L'entreprise LeCoultre en 1874.

On l'a vu en partie introductive, le texte de Hymans, amputé de sa première partie, avait paru dans le journal Tic-Tac de l'entreprise LeCoultre, numéro de septembre 1953. Sous le titre : IL Y A QUATRE-VINGT ANS.

A la fin de cet extrait le rédacteur du dit journal pouvait écrire :

*Le tableau est certes flatteur et ne met en relief que les lumières. Il n'en reste pas moins vrai que ce sont les hommes de cette époque qui ont posé les bases de l'industrie horlogère et telle que nous la connaissons et qui sont arrivés à l'époque à surmonter les effets d'une crise très dure.*

*La fabrique américaine qui cherchait à faire de la concurrence à notre horlogerie suisse n'était autre que la Waltham Watch Co. Celle-ci, lors de l'exposition universelle de Melbourne, avait frauduleusement cherché, par des dépêches et des réclames mensongères, à faire croire qu'elle avait obtenu les deux premiers prix pour la fabrication de la montre. Il a fallu une protestation officielle du conseiller fédéral Comtesse pour réduire ces prétentions éhontées, dit un chroniqueur de l'époque. « Les Yankees, ajoutait-il, peuvent fabriquer de très ingénieuses machines pour désosser les porcs, mais en fait d'horlogerie, ils ne feront jamais que de la camelote ».*

## Note sur l'auteur, Wikipédia :

Louis Hymans a été professeur d'histoire au Musée royal de l'industrie, journaliste au quotidien bruxellois *L'Étoile belge*, et député de Bruxelles de 1859 à 1870. Il se souvient des "visites occasionnelles" de **Paul Julius Reuters**, à *L'Indépendance belge* l'autre quotidien belge et du fait qu'il "pouvait parler sans fin des pigeons voyageurs et du télégraphe"<sup>2</sup>. Louis Hymans a également été rédacteur en chef à *L'Écho du Parlement*, après avoir pendant longtemps rédigé le "feuilleton d'art" du journal. Il était également correspondant bruxellois de *La Meuse*.

Il est l'auteur d'une *Histoire de Bruxelles* publiée d'abord en feuillets séparés expédiés à des abonnés que ceux-ci pouvaient faire relier à leur gré. Cet ouvrage est illustré de nombreux dessins et gravures du **xix<sup>e</sup> siècle** et de gravures anciennes redécouvertes par l'auteur à l'époque où les chercheurs, comme **Théodore Juste**, redécouvraient l'histoire de la Belgique. À travers les pages écrites par Louis Hymans, ressuscitent des sites bruxellois et des événements déjà disparus à l'époque, mais aussi des aspects de la ville qui allaient disparaître au **xx<sup>e</sup> siècle**. Inachevée à la mort soudaine de l'auteur, l'*Histoire de Bruxelles* est achevée par son fils, **Paul Hymans** (plus tard ministre des affaires étrangères du gouvernement belge en exil durant la guerre de **1914-1918**, négociateur et signataire pour la Belgique du **traité de Versailles** en **1919**).



Louis Hymans  
Dessiné par le photographe de Charles Vermeir

Louis Hymans (1829-1884).